

## Chapitre 8

*Où notre écrivain préféré parle de son écrivain préféré  
qui lui-même avait certainement un écrivain préféré,  
mais c'est une autre histoire.*

Au-dessus du bureau ultramoderne de Marie-Aude, avec ordinateur, imprimante et Internet, il y a un grand portrait encadré au mur. Dans sa poche, quand elle voyage et rencontre ses lecteurs, il y a une photographie du même homme. Le front dégarni, une longue barbe frisée, de grands yeux bons, des mains rêveuses, c'est Charles Dickens, mort en 1870 à 58 ans. Elle travaille sous sa protection. Elle l'appelle son *heavenly father*, son père céleste.

À dix-sept ans, elle a piqué un livre de lui dans la bibliothèque de son père. Un énorme volume relié du Cercle du bibliophile : *Notre ami commun* (*Our mutual friend* en anglais), le dernier achevé par Dickens, qui est mort en écrivant le suivant. C'est un choc, une révélation. Ce roman la fait pleurer, rire, désirer, tout. Quelque chose de physique. Elle découvre qu'une lecture peut transformer, comme un virus, comme une passion. Elle tombe amoureuse à la fois de l'auteur, Charles, et du héros, Eugen, un avocat sans cause, un nihiliste romantique, qui apprend à lire en secret à une jeune fille pauvre et illettrée, et la traite comme une lady. L'histoire emporte, transporte Marie-Aude, alors à son tour elle emporte l'histoire partout avec

elle, dans ses cachettes, dans ses refuges, dans son monde. « J'ai couché avec ce livre », dit-elle. C'est un amour réciproque. Elle ravive sa flamme. Il inspire sa vie.

Elle est toujours restée fidèle à Dickens, à sa manière. Dans son premier roman (qui n'est pas pour enfants), *Passage*, elle lui a très tôt rendu un hommage enfantin, éperdu. Elle lui a écrit une lettre, comme on n'en envoie qu'au Père Noël, qu'aux disparus. Elle lui a dit ceci :

*Ô Charles, dans vos romans comme dans les yeux des marins, il y a des oiseaux scintillants et des fumeries d'opium. Ô Charles, dans vos romans comme dans une lanterne magique, passent des îles et des bateaux, des bateaux chargés d'épices ou d'esclaves. Alors, dites-moi quand partons-nous pour le bonheur? (...)*

*CHARLES DICKENS, à l'abbaye de Westminster, une dalle porte votre nom. De pleins autocars de touristes viennent la piétiner. Je m'y agenouillerai pour la troisième fois, mais ce sera la dernière, car je sais ce que je veux depuis si longtemps vous demander.*

*– Charles Dickens, vous que j'ai élu « my heavenly father » dans le désert de mes dix-sept ans, laissez-moi vous tenir la main encore un peu. Charles Dickens, pour quelques pas de plus, pour quelques mots qui manquent, j'ai encore besoin de vous.*

*De Noël en Noël, vous m'avez accompagnée. À mon dernier Noël, vous serez toujours là.*

*Prenez-moi la main, Charles, et guidez-moi, par une de ces routes poussiéreuses où Nell ensanglanta ses pieds, guidez-moi jusqu'à vous, au paradis... des hommes de lettres.*

Plus tard, elle a baptisé Charles son second fils, en son honneur. Et puis, elle a tout fait pour lui ressembler.

Comme lui, une verve intarissable, une énorme capacité de travail. Comme lui, le goût de la caricature, une prédilection pour l'humour qui venge les opprimés, le génie des noms qui claquent comme des étendards et annoncent les caractères. Comme lui, elle est du côté des enfants. Elle a son éloquence, sa foi dans le pouvoir des mots. Les livres ne peuvent peut-être pas changer le monde, mais ceux qui les lisent, si ! Comme il a fait le tour d'Angleterre, et au-delà, elle fait le tour de France – et de Navarre, et du reste du monde – pour lire à haute voix, rencontrer les lecteurs, discuter, convaincre, émouvoir. Comme lui, elle sait faire rire et éclater en pleurs dans une même phrase, un même élan. Comme lui, elle se lève tôt, elle se couche tard, elle court de gare en gare, de port en port, et elle grimpe dans les avions comme il a sauté sur des bateaux. Sa photo toujours serrée entre agenda et manuscrit.

Et puis, elle a tenté quelquefois de parler de lui. Mais Dickens n'était plus si célèbre. David Copperfield ? Les enfants croyaient, à une époque, que c'était le magicien, l'ex de Claudia Schiffer (sans savoir que c'est justement en hommage au héros de Dickens que celui-ci avait pris son pseudonyme). Les adultes croyaient qu'il écrivait pour les enfants, alors que la plupart de ses livres sont illisibles avant l'âge de la majorité. Tant pis. Elle se disait que Charles appartient à ceux qui le méritent.

Et puis encore, c'est sur une étagère dans la bibliothèque vitrée qui protège, chez elle, les œuvres complètes de Dickens, dans toutes les éditions, tous les formats, en V.O., en français, poches fatigués ou demi-chagrin patinés, que Marie-Aude a déposé pieusement sa médaille de chevalier de la Légion d'honneur.

Et puis enfin est venue la cinquantaine, l'heure des bilans, le « milieu du chemin de notre vie ». Marie-Aude a fait ses comptes. Elle avait des dettes. Elle s'est mis en tête de les payer, rubis sur l'ongle. Oui, il restait quelque chose à faire pour lui. Une autre mission à accomplir.

En juin 2005, lors de la traditionnelle présentation des livres de la rentrée à l'école des loisirs, au moment réservé à la toute fraîche collection de biographies Belles Vies, Marie-Aude est entrée, un béret vissé sur sa tête. Ceux qui étaient autour de la grande table de la salle de réunion, ce jour-là, n'oublieront jamais le plaidoyer vibrant qu'elle fit à l'amour, plus qu'à la gloire, de Charles Dickens. C'était un chant, c'était un cri de révolte, c'était une prière. Mais qu'on l'ouvre, qu'on le lise, qu'on le connaisse, qu'on le comprenne ! Qu'on cesse donc de les affubler, lui et ses pairs, de l'étiquette en forme d'inscription mortuaire de « classique » ! Qu'on l'appelle un vivant ! Car c'est bien ce qu'il est. Et elle était plus vivante que jamais, d'incarner tout ensemble l'admiration, l'empathie, l'urgence à le partager. Elle avait beau le connaître par cœur, être pétrie, imprégnée, pénétrée de ses œuvres complètes, ces derniers temps elle avait tout relu. Au point de mélanger ses phrases à lui avec les siennes à elle. Ainsi pourvue, elle avait foncé, comme il fonçait. En deux mois, la biographie était finie. Mais elle, elle galopait encore, dans la fièvre de le retenir, de le livrer.

Combien d'entre nous, ce soir-là, ont fouillé leur bibliothèque, combien ont fait un crochet par une librairie pour se procurer la marchandise, combien ont veillé tard, emportés, un soir radieux de juin, à Paris, dans les brumes et les neiges des bas quartiers de Londres, com-

bien ont replongé dans leurs souvenirs d'*Oliver Twist* ou de *Mr. Pickwick*, combien, enhardis, ont préféré ouvrir un roman méconnu ?

Tous, je parie. Cet amour était plus que communicatif. Il était contagieux.